

Des difficultés rencontrées par les artistes-auteurs à la sortie d'une école supérieure d'art

Retranscription de l'interview vidéo **Clara Citron, co-fondatrice, ATFU, Paris**

Interview réalisée dans le cadre des ressources gratuites

artistforever, 40mcube

Copyright : 36secondes, 2023

Sommaire

Quelles ont été tes premières expériences professionnelles en sortant de l'école ?	1
Quelles difficultés as-tu rencontré ?.....	2
Quelles activités as-tu développé pour trouver un équilibre économique ?	2
Es-tu représentée par une galerie ?	2

Bonjour, je m'appelle Clara Citron. Je suis plasticienne. Je suis diplômée de 2014 des Arts Décoratifs de Paris. J'ai fait la section Image imprimée.

À côté, je suis aussi graphiste et j'ai monté une application de troc d'œuvres d'art entre artistes avec deux autres personnes.

Quelles ont été tes premières expériences professionnelles en sortant de l'école ?

En sortant des arts déco, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai fait un stage pendant un an dans une maison d'édition spécialisée en photographie. C'était une petite maison d'édition qui s'appelle RVB Books qui m'a vraiment appris ce que c'était que le graphisme. Je me suis rendue compte que j'aimais ça. Donc ça a été une chance pour moi parce que tout de suite j'ai découvert que je pouvais, en plus d'être plasticienne, en plus d'avoir un atelier que j'avais la chance de partager avec mes potes des arts déco, j'ai pu commencer à mettre le pied dans un métier qui m'intéressait.

À côté de ça, ma pratique évoluait. J'ai fait, je crois que c'était le Salon de Montrouge que j'ai fait juste après, et quelques années après, j'ai fait Jeune Création.

Voilà, j'ai toujours fait les deux en même temps. Je pense que c'est quelque chose qui me convient complètement. Pour moi, c'est une chance d'avoir plusieurs casquettes.

Quelles difficultés as-tu rencontré ?

Les difficultés que j'ai rencontrées ? Forcément, c'est le fait de croire, ou pas, qu'on va être artiste. Avoir foi, continuer à travailler alors qu'il n'y a pas forcément de résultats, alors qu'on ne montre pas forcément son travail. Ce n'est pas parce qu'on a eu une ou deux expos qu'on en oublie les quatre autres années qui sont à côté. Je pense que ça c'est une grosse difficulté. Je pense que la deuxième difficulté, c'est d'avoir un réseau, de savoir parler de son travail, d'aller montrer, je vais employer encore un mauvais terme, mais d'aller se vendre dans des vernissages. Moi, c'était vraiment quelque chose dont j'étais incapable. Aller serrer les mains de Monsieur, Madame. « Coucou, viens voir mon travail ! », je ne pouvais pas. Ça, j'ai trouvé que c'était très dur. Alors que pour autant, je savais très bien parler de mon travail. Mais se vendre, je trouve que c'est très difficile. Qu'est-ce qu'il y a eu comme grosses difficultés ? Des difficultés financières, évidemment cela va sans dire. Quand on fait une école d'art, il faut se dire qu'il va nous falloir un métier à côté, qu'on ne vivra pas de notre art en sortant de l'école. On va dire que c'est 0,001 % des gens à qui ça arrive. Je pense que je ne me rendais pas encore compte de la difficulté, du chemin à parcourir, de la montagne à gravir. Là, ça fait 10 ans que je suis sortie de l'école d'art et il y a plein de trucs qui se sont passés.

Quelles activités as-tu développé pour trouver un équilibre économique ?

Ma stratégie pour tenir financièrement, c'était d'essayer de vendre des pièces. Ce que j'avais la chance de faire un petit peu quand même. Et de devenir graphiste. C'est grâce à ce stage dont j'ai parlé que j'ai mis la main à la pâte et ensuite j'ai fait ce qu'est un peu les bons plans qu'on se refille entre artistes, j'ai fait du PowerPoint pour des grosses boîtes. Ce sont des missions qui sont très bien payées et qui ne prennent pas énormément de temps. Moi comme j'avais fait l'image imprimée, c'est quand même un rapport à l'image et à la mise en page, j'avais un œil de « Où est-ce qu'on doit mettre le shampoing ? Où est-ce qu'on doit mettre le truc ? ». Juste ça, ça m'a permis de pouvoir à côté payer mon atelier, pouvoir continuer à m'acheter du matériel, pouvoir me lever le matin en n'ayant pas le couteau sous la gorge et c'est super important. Je continue encore aujourd'hui, je travaille toujours avec la même société, que je remercie du fond du cœur, et je continue de temps en temps à faire une mission pour eux, parce que ça met du beurre dans les épinards, que je sais super bien le faire maintenant, et en vrai, ce n'est pas désagréable.

Es-tu représentée par une galerie ?

En 2020, pandémie oblige, je pense qu'à peu près tous les plasticiens, les plasticiennes se sont retrouvées sans expo, avec un peu d'argent parce qu'on était quand même aidés par l'État, il ne faut pas l'oublier. Un petit peu. On se retrouve dans un dénuement total, on ne pouvait même plus aller à l'atelier. Moi, pour ma part, j'étais chez mes beaux-parents. Et qu'est-ce qui se passe ? On a été, je pense que 80 % d'entre nous, de jeunes artistes qui ont fait les écoles d'art, sont contactés par des galeries en ligne. Donc toi t'es là, t'es chez tes beaux-parents, t'es en pleine dépression, tu te dis

« Pourquoi pas ? ». Peut-être qu'il y a un an j'aurais dit non. D'ailleurs, un an auparavant, j'avais refusé de me faire représenter par une galerie. C'est dire à quel point je planais totalement. Là je dis oui. Ils me demandent des photos de mon travail. Le confinement se termine. Et donc il y a mes pièces qui sont sur ce site internet. Ce qu'il y avait de bien entre guillemets avec cette galerie en ligne, c'était qu'elle faisait quand même des événements en physique, ce qui est rare quand même. Les galeries en ligne en général, c'est vraiment juste un site internet et elles prennent 50 % sur tes productions et tu ne comprends pas pourquoi. Ce n'est pas un travail de galeriste, je pense. J'ai fait une expo avec eux, deux expos donc ça veut dire que ça se passait plutôt pas mal et à la troisième expo, là, ça a été celle de trop. On faisait la queue pour déposer nos pièces, nous n'allions pas les accrocher, la personne qui gérait cette plateforme n'en avait rien à faire de quoi parler nos pièces. On était du bétail. À ce moment, j'ai rencontré Sirine Ammar qui est maintenant une de mes associées, qui est aussi plasticienne. On s'est regardées toutes les deux, avec des grands yeux écarquillés de « C'est quoi cette histoire ? ». À quel moment on a fait chacune... Moi avant j'ai fait hypokhâgne, après j'ai fait une année de prépa d'art, après j'ai fait 5 ans d'études. À quel moment j'ai fait 7 ans d'études pour en arriver là ? Pour déposer ma pièce dans un truc où elle ne sera sûrement pas vendue et me mettre toujours dans des espèces de galères, toujours pour essayer, cette envie de se faire connaître, de se faire découvrir, de se faire acheter. On est constamment là, à mettre notre cœur, nos tripes sur la table et on nous roule quand même pas mal dessus.

Donc avec Sirine, on discute pas mal. On se dit « À quel moment on s'est retrouvées dans cette situation ? », « Comment faire pour changer les choses ? ». On était très énervées et je pense que c'était un bon énervement. Parfois, c'est un énervement sain. On avait envie de créer une plateforme qui allait être seulement pour les plasticiens, les plasticiennes. Pas pour Monsieur et Madame Tout le monde qui ont des milliers d'euros sur leur compte en banque, pas pour des collectionneurs, pas pour des galeries. Une plateforme qui serait entre nous, entre artistes qui mettrait en valeur nos productions et qui nous permettrait de devenir collectionneurs et collectionneuses en troquant nos œuvres d'art entre nous. Un peu comme je l'ai expliqué auparavant, nos vies avancent, on continue de produire, on a nos métiers, nos expos. Mais en fait, à chaque fois qu'on produit, si on vendait 100 % de nos pièces aux expos, ce serait génial, mais ce n'est pas le cas. On a des productions qui dorment dans nos ateliers, qui prennent de la place, qui sont mal stockées. Je pense que 100 % des artistes ont déjà jeté une pièce. Et ça, on ne le valorise pas du tout, c'est-à-dire qu'elles n'ont plus aucune valeur. Alors que, si on commence à se les échanger, tout d'un coup, juste le fait de faire circuler ces pièces, ça va les valoriser ! Là par exemple, il y a un tableau de Camille D'Auber, que j'ai troqué avec lui. Je pense que cette peinture, elle est quand même beaucoup mieux dans mon salon, où là je rencontre des gens du milieu de l'art, plutôt que dans le grenier chez sa mère. Voilà, l'idée d'ATFU c'était ça. C'était de faire circuler nos productions, de se soutenir mutuellement et, potentiellement, cerise sur le gâteau, si Camille, dans 10 ans, devient un artiste super connu et que moi je suis en galère, mais je revends son tableau ! Et pourquoi pas, voilà ! (Rires)